

ami, mon frère, que je soupçonne fort être la cause de tout le malentendu dans cette affaire.

BROWN (*à Malvina*).

Cé moà toujours dire à l'ouï et à tout lé monde qué vous êtes encore oune fille à marier, et à William en particulier, qué vous l'aime beaucoup.

WILLIAM (*à part, fermant les mains et très-impatient*).

Oh !.....le misérable !

MALVINA (*à William*).

Vous entendez !.....Et, comme vous ne m'avez jamais fait la question, j'ai toujours pensé jusqu'à ce moment que vous n'ignoriez pas que mon mari est en France et doit me rejoindre bientôt dans ce pays.

BROWN.

Et puis, mademoiselle et madame été synonymes, n'est-ce pas ? (*Riant.*) Ha ! ha ! ha !

MALVINA.

Eh bien !.....Ah ! encore quelqu'une de ses espiègeries, je gage. (*à Fiore*) Mlle Fiore, les mots mademoiselle et madame sont-ils employés indifféremment dans ce pays, ainsi que me l'a persuadé mon frère ?

FLA VE.

On dit "mademoiselle"..... à..... une fille.....

MALVINA.

Suffit..... Oh ! le vilain frère que j'ai là..... Je ne me fierai plus à lui.

BROWN.

Oh !..... Malvina, celle-ci n'a pas pouvoir passer... Cé vous pas si crouche qué ça..... Cé vous connaître bien qu'oune mademoiselle n'être pas encore oune madame ; mais cé vous moitié Française et comme toutes les autres femmes dans cete circonstance..... cé vous bien satisfaite de votre rôle. Ainsi, jé né sous pas la soul coupable.

MALVINA (*riant*).

Ha ! ha ! ha !.....éternel mystificateur !

BROWN (*à William*).

Mon ami, jé demandé à vous mille pardons. Tout cela n'été qué pour rire, vous savez. J'espère qué ce vous pas fâché ?

WILLIAM (*à part*).

Ah ! misérable fourbe !..... Je n'ai plus d'intérêt à te ménager ; tu me le paieras. (*Il sort*).

BROWN (*à part*).

Diable ! cé l'ouï enragé.....

Ce serait peut-être le temps de hasarder un peu de critique, de faire quelques réserves.

On peut aisément saisir dans la scène que je viens

de citer le procédé de l'auteur, celui d'estropier ou d'altérer certains mots. On a pu lire dans la scène en question le mot "maisantoupie." Cela ne fait pas rire longtemps. Le même procédé est employé à l'égard des noms : Victor Hugo se prononce "Victoire Gigo" et Eugénie Sue, "Jane Sure." Le spectateur qui a lu *La petite Fédette* et *François le Champi*, regrettera sans doute que Petitclair n'ait pas donné au langage du paysan un peu plus de noblesse, sans lui faire perdre de son originalité. Ce langage est plat et vulgaire. Pour tout dire, Petitclair ne sait pas faire parler convenablement ses personnages. Le trait qui s'enfoncé et qui reste, vous le chercherez en vain chez lui. Et pourtant la pièce a du mouvement, une allure toute théâtrale, une gaieté communicative. Tout l'art d'*Une partie de campagne* consiste dans l'opposition que présentent ces deux personnages, William et Brown : l'un reste lui-même, quoi qu'il fasse pour se faire bien venir de gens qui ne sont ni de sa race, ni de sa religion ; l'autre n'est qu'un plat imitateur, un fade et déplaisant anglomane, tel qu'on en rencontre sur le pavé ou dans les salons de notre ville. Toute la comédie est dans ce contraste des deux caractères, qui n'est là pourtant qu'à l'état de soupçon ; mais il suffit pour démontrer que Petitclair était bien doué pour le théâtre et que notre littérature dramatique a reçu de lui une empreinte qui a encore de la valeur.

J. AUGER.

LA SALAMANDRE DU JAPON

I

Il vient d'arriver à Paris au jardin des plantes un don du Docteur Hollandais Geerts, directeur du laboratoire d'hygiène publique de Yokohama au Japon ; c'est la grande Salamandre du Japon appelée scientifiquement *guci-giyo* ou enfant-poisson à cause du cri censé semblable à celui de l'enfant qu'elle reproduit et qui n'est qu'un grognement sourd produit par l'air qui s'échappe des narines.

Cet animal a été observé pour la première fois par Siebold qui en a apporté une vivante à Leyde et qui